

INSTITUT DE FRANCE.

ACADÉMIE FRANÇAISE

DISCOURS

PRONONCÉS DANS LA SÉANCE PUBLIQUE

TENUE PAR

L'ACADÉMIE FRANÇAISE

POUR LA RÉCEPTION

DE M. GASTON PARIS

Le 28 janvier 1897



PARIS

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN-DIDOT ET C^{ie}

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE, RUE JACOB, 56

M DCCC XCVII

INSTITUT.
1897. — 5.

INSTITUT DE FRANCE.

ACADÉMIE FRANÇAISE

M. GASTON PARIS, ayant été élu par l'Académie française à la place vacante par la mort de M. PASTEUR, y est venu prendre séance le 28 janvier 1897 et a prononcé le discours suivant :

MESSIEURS,

L'Académie française n'a pas seulement pour mission de consacrer la tradition héréditaire et l'évolution toujours nouvelle du génie français dans la langue et la littérature. Elle reconnaît et accueille comme siens les hommes en qui ce génie, sous les formes les plus diverses, s'incarne avec une telle puissance qu'ils deviennent vraiment « représentatifs. » Tel était le cas assurément pour Louis Pasteur. Son nom est un de ceux qui, jusque dans une postérité lointaine, symboliseront le mieux quelques-unes des qualités les plus fécondes et des plus hautes vertus de notre peuple. Vous avez le noble privilège de donner à toutes nos gloires comme le sceau suprême de l'adoption nationale, et ces gloires à leur tour viennent rehausser, en s'y ajoutant, l'éclat trois fois séculaire de votre illustre Compagnie.

Pasteur avait sa place marquée chez vous. Mais de

telles élections, pour garder tout leur sens, veulent être rares : ce sont, comme on aurait dit autrefois, des élections « de magnificence ». Fidèles à la pensée de votre grand fondateur, c'est entre les écrivains, les orateurs, les poètes, que vous vous recrutez d'ordinaire. Vous avez même souvent eu le soin d'appeler parmi vous des grammairiens ou des philologues, c'est-à-dire des hommes voués à l'étude de cette langue française qui doit trouver ici son foyer le plus actif, le plus pur et le plus brillant. La tradition, plus d'une fois interrompue, l'avait été de nouveau lors de l'élection de Pasteur, qui remplaça notre grand lexicographe Littré. Vous avez voulu la reprendre, et vous avez ainsi donné à ma vie de travail un couronnement dont je vous remercie avec émotion et pour moi-même et pour les études auxquelles je me suis consacré. En ce temps où le point de vue historique s'impose à tant de sujets qui autrefois ne semblaient point le comporter, vous avez trouvé bon qu'il fût représenté dans vos délibérations sur la langue, ce produit historique s'il en est. C'est ainsi que je me trouve appelé, par une succession où apparaît bien la libre variété des mobiles qui dirigent vos choix, à vous parler, moi simple ouvrier dans l'atelier des sciences historiques, du plus grand maître ès sciences naturelles qu'ait vu notre temps. La tâche est glorieuse, mais elle est lourde : si elle n'est pas remplie comme elle mériterait de l'être, vous n'aurez, Messieurs, à vous en prendre qu'à vous-mêmes.

J'ai à peine connu M. Pasteur, juste assez pour être frappé des caractères qui, à première vue, se dégageaient

de toute sa personne : une volonté obstinée, un sérieux profond, une force sûre d'elle-même, une foi capable de soulever des montagnes. Il m'a été donné par hasard, au moment où il venait de terminer ses expériences sur la rage, de l'entendre en exposer les résultats, et annoncer l'ère nouvelle qui s'ouvrait pour la science et pour l'humanité grâce à la connaissance de la vraie nature des maladies infectieuses et des moyens de les combattre. Ses yeux étaient illuminés d'une joie grave et comme prophétique, et le léger tremblement de sa voix disait la part que prenait son cœur aux vastes espérances de sa pensée. Je l'ai revu plus tard, courbé par le mal terrible qui allait le terrasser. Dans la déchéance physique où il était tristement réduit, la grandeur de l'âme survivait : cette pauvre enveloppe affaissée avait quelque chose d'auguste, comme un temple à demiécroulé, encore plein de la présence du dieu....

Louis Pasteur était de cette forte race comtoise, laborieuse, volontaire, tenace, au cœur chaud et sensible sous une forme un peu âpre, portée au rêve et parfois à la chimère autant qu'à l'action, race de logique subtile, d'imagination ardente, de méditation volontiers taciturne. Ses origines furent humbles, et il en garda le souvenir et la juste fierté. Dans le beau discours où, recevant ici M. Joseph Bertrand, l'éminent successeur de Jean-Baptiste Dumas, il fit l'éloge de son ancien maître, c'est avec un retour sur lui-même qu'il s'écriait : « Un commis de pharmacie d'Alais s'élevant, par son travail, à la présidence des savants du monde entier, quel grand exemple ! » Et il ajoutait : « La vraie démocratie est celle qui permet

à chaque individu de donner son maximum d'efforts. » Voilà un mot qui peint l'homme, et une conception originale de la démocratie ! D'autres disent : « La vraie démocratie est celle qui assure à chaque individu un maximum de bien-être et de loisir. » Ce n'est point Pasteur qui aurait fait de la réduction des heures de travail le programme démocratique par excellence ; à vouloir lui imposer une semblable règle, on aurait été mal venu. Démocrate, au sens où il l'était, il l'était héréditairement. Son père, soldat de Napoléon, décoré sur le champ de bataille, travailleur infatigable et probe, unissait dans un même culte, on pourrait dire dans un même fanatisme, l'empereur et la patrie. Sa mère, enthousiaste et idéaliste, chrétienne fervente et libérale convaincue, entrevoyait une société fondée sur la justice, où les rangs seraient répartis selon les mérites. On retrouve distinctement chacune de ces influences dans le développement du fils unique, objet, de la part de ses parents, de tous les sacrifices comme de toutes les espérances : il s'éleva bien plus haut que ceux-ci n'avaient pu le rêver, mais dans le sens où ils l'avaient dirigé. Il eut toujours une conscience attendrie de ce qu'il leur devait. Qui ne connaît les belles paroles par lesquelles il exprima son admiration et sa reconnaissance, le jour où il assista, plein d'une émotion qui le débordait, à la pose d'une plaque commémorative sur sa petite maison natale ? Je voudrais les voir inscrites sur les murs de toutes nos écoles : en même temps qu'elles feraient aux parents du grand homme leur juste part dans sa renommée, elles serviraient d'encouragement et d'exemple. « Regarder en haut, apprendre au delà, s'élever toujours », ce viatique que le modeste tan-

neur d'Arbois donnait à son fils pour la route de la vie, il pourrait le donner à tous les enfants de cette France qu'il chérissait, et qui lui doit une de ses gloires les plus pures.

Pasteur resta fidèle à ces hautes leçons de famille. L'amour de la patrie, qu'il y avait puisé, ne cessa jamais d'être aussi chaud dans son âme qu'au temps où il écoutait son père lui raconter nos triomphes, nos revers et nos espérances, et où il se promettait de travailler un jour à la grandeur de son pays. On sait si l'homme réalisa le rêve de l'enfant. Dans une de ces allocutions, trop rares, où sa bouche, habituellement plissée par la réflexion silencieuse et concentrée, a quelquefois épanché, avec une simple éloquence, les grandes conceptions de sa pensée et aussi les sentiments de son cœur, après avoir décrit les difficultés, les hésitations et les angoisses du labeur scientifique, il ajoutait : « Mais quand, après tant d'efforts, on est enfin arrivé à la certitude, on éprouve une des plus grandes joies que puisse ressentir l'âme humaine, et la pensée que l'on contribue à l'honneur de son pays rend cette joie plus profonde encore. »

Il semble qu'on entende un autre héros, celui de la *Chanson de Roland*, pousser ce cri sublime qui retentit à travers les âges pour nous apprendre combien est ancien et enraciné dans nos cœurs l'amour de notre grande et douce patrie :

Ne plaise Dieu, ni ses saints, ni ses anges,
Que j'à pour moi perde sa valeur France !

Un tel patriotisme est fécond en œuvres et en pensées : il ne contient pas plus de haine que la démocratie, telle que la comprenait Pasteur, ne contient d'envie. Si nous

en étions pénétrés, si nous songions toujours, dans nos actes publics et même dans nos efforts privés, à l'opinion qu'ils donneront de nous à nos voisins, si nous les soumettions tous à l'épreuve de cette question : « Contribueront-ils ou nuiront-ils au bon renom de la France? », on ne verrait pas, Messieurs, — pareilles à ces voiles impurs et brillants qui flottent parfois au-dessus des breuvages les plus salubres, et dont Pasteur a décelé l'origine et la composition, — tant de productions frivoles ou malsaines s'étaler à la surface de notre littérature et de notre art et masquer les saines profondeurs de notre vie nationale. On verrait au contraire le travail, stimulé par cette généreuse émulation, grandir chaque jour en intensité, en sérieux, en fécondité, et notre chère patrie prendre vite en tête des nations civilisées le rang que ses admirables forces intellectuelles et morales lui ont toujours assuré quand elles ont été bien conduites. Imprimons fortement dans notre âme les nobles paroles du maître ; travaillons comme lui avec l'espoir de goûter peut-être aussi, dans la mesure de notre mérite, cette « joie profonde » qui remplit le cœur du citoyen quand il peut se dire qu'il a « contribué à l'honneur de son pays ».

Pieusement dévoué à sa famille, passionné pour sa patrie, Pasteur garda toujours aussi un respect filial pour la religion que lui avait enseignée sa mère. Ce grand novateur dans le domaine de la science était un homme de tradition dans le domaine du sentiment. Cela s'accorde bien, Messieurs, avec d'autres traits de son caractère que vous avez pu apprécier. Vous avez admiré l'austérité de sa vie entièrement vouée au labeur, la simplicité de ses manières,

son incomparable tendresse pour les siens ; vous avez plus d'une fois surpris les marques touchantes de cette sensibilité d'enfant qui s'alliait chez lui à la virilité la plus robuste. Ce rude combattant était resté voisin de la nature comme les héros antiques : comme eux, il fondait sans honte et devant tous en larmes, soit qu'il eût sous les yeux le spectacle des souffrances humaines, soit qu'il se sentît envahi par les souvenirs de ses premières années ou songeât aux amitiés tranchées par la mort, soit qu'il reçût, en ce jour incomparable de son soixante-dixième anniversaire, les hommages qu'apportaient à son génie les délégués enthousiastes du monde entier.

C'est à cause du caractère de l'homme, autant peut-être qu'à cause des découvertes et des bienfaits du savant, que Pasteur a été aussi aimé qu'admiré, aussi populaire que célèbre. Il a vu, presque seul parmi les grands hommes de son siècle, sa gloire planer au-dessus de toutes nos dissensions, et son cercueil, dans une des rares solennités officielles où le cœur du peuple ait pris part, est entré à Notre-Dame escorté par les bénédictions des humbles comme par les hommages des grands de la terre, par les larmes des simples comme par les regrets des savants, par les prières de ceux qui croient comme par les méditations de ceux qui cherchent.

La vie de M. Pasteur a été retracée par des mains délicates et pieuses, et toute la France connaît cette simple histoire, qui se résume en quelques mots : volonté, courage, travail, génie, bonté. Je n'en rappellerai qu'un seul trait, parce qu'il offre l'exemple d'une grande victoire de

l'esprit sur le corps, et que c'est sous ce dôme qu'il convient d'appendre les trophées de ces victoires-là. En 1868, après une campagne de recherches et de polémiques où il avait prodigué ses forces, il fut atteint d'hémiplégie. Il se crut perdu, et, après avoir dicté à sa femme, confidente de toutes ses pensées, aide et soutien de tous ses efforts, une dernière note pour l'Académie des Sciences, il attendit la mort, avec résignation, mais non sans tristesse : « Je regrette de mourir, disait-il : j'aurais voulu rendre plus de services à mon pays. »

Si la mort s'éloigna de lui, il ne se remit jamais complètement de cette atteinte, qui se renouvela. Il garda toute sa vie une démarche pénible et claudicante : comme Israël, il était sorti froissé de son formidable corps à corps avec le mystère. Il ne tint en respect qu'à force de volonté le mal qui le menaçait toujours, et qui finit par le ressaisir. Et cependant son génie sembla devenir, après cette épreuve, plus actif et plus lucide encore : il accomplit la part la plus considérable et la plus féconde de son œuvre dans des conditions qui auraient interdit le travail à d'autres... C'est de ce génie et de cette œuvre que je voudrais tâcher de donner une idée.

Il faut renoncer à traduire en littérature, si l'on peut ainsi dire, l'originalité d'un génie comme celui de Pasteur. Elle est surtout dans les idées ; mais ces idées ne sont pas des idées philosophiques ou littéraires. « La science expérimentale, a-t-il dit lui-même, ne fait jamais intervenir dans ses conceptions la considération de l'essence des choses, de l'origine du monde et de ses destinées. Elle n'en a nul besoin. Elle sait qu'elle n'aurait rien

à apprendre d'aucune spéculation métaphysique. » Les idées de Pasteur étaient donc des idées purement scientifiques, quise sont exprimées dans le travail même qu'elles ont produit. Il en est des idées scientifiques comme des idées artistiques : l'interprétation qu'on en donne avec des mots ne peut tout au plus que susciter le désir de les connaître directement. On demandait à un musicien célèbre ce qu'il avait pensé en écrivant ses romances sans paroles : « J'ai pensé, répondit-il, mes romances sans paroles. » Ainsi Pasteur a pensé ses grandes découvertes et n'a pas pensé autre chose. On peut seulement essayer de marquer ce qu'il y a de personnel dans son génie, ce qui, par conséquent, appartient à l'homme presque autant qu'au savant.

Ce génie était fait d'audace et de prudence, d'imagination et de réflexion, d'intuition et de critique. L'audace de Pasteur était extrême déjà dans le choix des sujets qu'il abordait. « Il m'inquiète, disait un de ses camarades de jeunesse qui avait de bonne heure deviné les dons extraordinaires de ce travailleur silencieux et acharné : il ne connaît pas les limites de la science ; il n'aime que les questions insolubles. » Il s'attaquait en effet d'emblée, et dès ses débuts, à des problèmes que les plus grands savants avaient indiqués en renonçant à les résoudre. Son audace n'était pas moindre à concevoir les solutions possibles de ces problèmes. Et quand il se croyait sûr d'avoir trouvé la vraie, il n'hésitait pas à le proclamer avec une assurance qui ressemblait parfois à un défi. Il aimait d'ailleurs la lutte, un peu par tempérament, puis parce qu'elle excitait et fécondait son esprit en lui faisant trouver des applications nouvelles et des perfectionnements

de sa méthode, et enfin parce que le bruit qu'elle faisait appelait l'attention sur cette méthode et contribuait à la propager. C'est ainsi que souvent il effrayait, par ses affirmations hardies et ses appels à la contradiction, ses admirateurs et ses amis. Mais son audace était fondée sur sa prudence : il était sûr des armes qu'il avait longuement aiguisées, et quand il s'engageait dans le combat, il savait que le triomphe ne pouvait pas lui échapper.

Dans tous les ordres de la pensée ou de l'activité humaine, c'est la puissance de l'imagination qui fait les grands hommes, et Pasteur aussi fut avant tout un homme d'imagination. Le savant a besoin d'imagination tout autant que l'artiste, mais celle qu'il doit avoir est d'un autre ordre. Elle lui montre des combinaisons de rapports et non de formes, d'idées et non de sentiments. Elle lui procure d'ailleurs les mêmes jouissances ; elle lui cause les mêmes troubles et souvent les mêmes angoisses par la difficulté qu'il éprouve, lui aussi, à réaliser les visions qui passent devant son esprit.

L'imagination de Pasteur était dans un perpétuel bouillonnement ; elle le tourmentait comme une passion. Il lui arrivait, au milieu du repas de famille, de se lever brusquement et de partir, sans que les siens, habitués à ses allures, lui adressassent de questions. Souvent, quand il habitait à l'École normale, les dormeurs étaient réveillés au milieu de la nuit par son pas à la fois pesant et précipité qui descendait l'escalier : une idée impérieuse lui était soudainement apparue, et il ne pouvait résister au désir d'aller immédiatement contrôler, dans son laboratoire, la suggestion tyrannique qui ne lui laissait pas de repos ; tel un joueur à l'esprit duquel se présente une combinaison

imprévue n'a pas de cesse qu'il ne l'ait mise à l'épreuve. Les grandes découvertes de Pasteur sont les fleurs et les fruits d'innombrables hypothèses, conçues avec enthousiasme, contrôlées ensuite avec une infatigable patience, abandonnées pour d'autres quand elles ne se montraient pas conciliables avec les faits.

Cette imagination toujours en travail aurait pu, en effet, être un danger pour lui et l'entraîner dans des spéculations hasardées, s'il n'avait toujours soumis ses idées à la critique rigoureuse qu'il savait si bien appliquer aux idées des autres. Dans les sciences qu'il a cultivées, la critique c'est l'expérimentation. Pasteur fut le génie même de l'expérimentation. On a loué avec raison la méthode qu'il y a appliquée, méthode tellement parfaite qu'elle élimine presque toutes les chances d'erreur. Mais la meilleure méthode n'est qu'un flambeau qui éclaire la route : elle ne mène au but que celui qui se fait son chemin. Pour être un grand expérimentateur il ne suffit pas de partir d'hypothèses qui soient d'accord avec la nature des choses ; il faut une étendue de vue, une intensité d'attention, une persévérance à l'abri des découragements, une obstination que rien ne rebute et une souplesse prête à toutes les volte-face, une suite et en même temps une mobilité dans les idées qui ne sont données qu'à peu d'hommes. Il faut tendre à la vérité des pièges toujours nouveaux, la capter dans des filets aussi subtils et aussi tenaces que les mailles invisibles où le forgeron divin surprit Aphrodite ; il faut l'épier sans se lasser, la deviner sous ses déguisements, la reconnaître au passage dans ses apparitions souvent fugaces, savoir interpréter les signes équivoques de sa présence, être toujours en

garde contre les conclusions hâtives et les apparences si facilement décevantes. Il faut de l'imagination, plus peut-être que pour concevoir les hypothèses; il faut même des inspirations subites. La vie scientifique de Pasteur abonde en inspirations de ce genre, dont le récit fait parfois sourire comme le conte fameux de l'œuf de Colomb. Pourquoi, se demandait-il au cours de ses expériences sur le charbon, les poules résistent-elles toujours aux inoculations charbonneuses les plus virulentes, à celles qui tuent rapidement des animaux vingt fois plus gros? L'idée lui vint tout à coup que la température élevée du corps des oiseaux pouvait être un obstacle à la multiplication des parasites infectieux. Aussitôt, devant ses préparateurs qui le regardaient faire avec surprise, il prend une poule, l'inocule comme il avait vainement fait tant d'autres, et lui fait maintenir les pattes dans l'eau froide, de façon à abaisser sa température de quatre ou cinq degrés. Quelques heures après, la poule mourait infestée de bactériidies, et la théorie parasitaire comptait une éclatante victoire de plus. La solution, une fois trouvée, paraît d'une simplicité enfantine; mais il n'y a que le génie qui ait de ces simplicités.

L'humanité demande à la science la satisfaction de deux besoins, sentis surtout l'un par l'élite, l'autre par la masse; elle classe les savants d'après ce qu'ils ont fait pour répondre à l'un ou à l'autre. Elle veut connaître de plus en plus et comprendre de mieux en mieux l'univers dont elle fait partie; elle veut jouir, sur la planète qu'elle habite, du plus de vie, de bien-être et de sécurité possible. Des deux voies où marche la science, quelle est la plus haute, celle où il est le plus glorieux pour l'homme de s'avancer

et de conquérir? Laissez-moi exprimer un sentiment que n'aurait pas désavoué, je le sais, le grand homme dont je tente ici d'interpréter l'âme et le génie. Dans les préoccupations de celui qui s'est voué à la recherche du vrai, l'utilité, au sens ordinaire du mot, ne tient qu'une place accessoire. L'œuvre de science, comme l'œuvre d'art, a son but en elle-même; son utilité supérieure est dans sa perfection, qui, en enchantant l'esprit, crée l'enthousiasme et provoque l'émulation. Ce qui fait la grandeur suprême, la plus haute noblesse de l'homme, c'est le culte désintéressé des choses divines. Comme la mystique de Joinville, qui voulait brûler le paradis et noyer l'enfer pour que l'espoir de la récompense et la crainte du châtement ne vinssent plus mêler leur alliage au pur amour de Dieu, l'artiste et le savant dignes de ce nom ne recherchent dans leur effort d'autre profit, pour eux et pour les autres, que cet effort même, et c'est en s'y livrant qu'ils élèvent en eux notre pauvre et sublime espèce le plus haut au-dessus d'elle-même. Il est heureux assurément que des applications pratiques naissent des théories, démontrent à tous la grandeur et la portée des recherches scientifiques, et permettent ainsi d'affermir et d'accroître dans le monde le royaume sacré du pur esprit. Il est juste que Pasteur ait récolté la reconnaissance des hommes, dont il fut le bienfaiteur; mais si on lui avait demandé les meilleurs titres qu'il pouvait se croire à figurer parmi « les rares immortels nés de la race humaine », il aurait mis sans nul doute au premier rang ses découvertes et ses vues sur les lois générales de l'univers.

Par un rare privilège, en effet, il fut grand dans les

deux directions. Ses découvertes théoriques ont renouvelé des parties essentielles de la science; ses découvertes pratiques ont accru les richesses, diminué les souffrances, prolongé la vie de milliers d'êtres humains, de millions si on ajoute leurs bienfaits à venir à ceux qu'elles ont déjà produits. Et ce qui rend les unes et les autres encore plus dignes d'admiration, c'est qu'elles ne cessent pas, qu'elles ne cesseront jamais d'être fécondes et d'en enfanter de nouvelles, contenues en germe dans les principes qu'il a posés, si bien qu'un de vos plus éminents confrères a pu dire, dans une de ces formules éclatantes où il enchâsse de hautes pensées : « Pasteur a opéré comme le Créateur, suscitant par un premier acte les lois d'où devait sortir le développement progressif de l'univers. » Il a eu le bonheur de voir ses idées porter leurs fruits, ses principes développer leurs conséquences avec une surprenante rapidité, en sorte que, de son vivant même, il a joui d'une gloire que nul autre savant n'a connue, que son nom a été acclamé et béni sous tous les climats et dans toutes les langues, et que le deuil de ses funérailles a été mené par le genre humain.

Vous n'attendez pas de moi, Messieurs, que je vous expose l'œuvre de Pasteur dans le détail. Celui de ses collaborateurs qui a le plus longuement secondé cette œuvre et qui en dirige aujourd'hui la continuation l'a racontée dans un livre magistral. On y suit avec un intérêt toujours croissant, depuis la première rencontre d'OEdipe avec le sphinx, les ruses patientes et les coups de main hardis par lesquels il a su lui arracher le mot de tant d'énigmes. On y

admire la logique profonde qui, de la cristallographie à la médecine, rattache entre elles toutes les phases de cette œuvre immense, si variée dans ses applications, si essentiellement une dans sa direction et dans sa méthode. Je me bornerai à en signaler les points principaux et à en indiquer la portée générale.

Les premiers travaux de Pasteur auraient suffi à la gloire d'un savant. Il y découvrit la dissymétrie moléculaire, c'est-à-dire un des secrets les plus cachés, les moins soupçonnés et les plus importants de la nature : cette découverte a été le point de départ d'une branche nouvelle de la chimie organique, la stéréochimie, qui se développe sous nos yeux et a déjà produit de surprenants résultats. Mais ce qui a vraiment rempli la vie de votre illustre confrère, ce qui a rendu son nom célèbre entre tous, c'est la conquête, pour ainsi dire, d'un nouveau règne de la nature, celui des êtres invisibles et partout présents, animaux et surtout végétaux, qui tissent et défont sans relâche la grande trame de la vie planétaire, des microbes, comme on les appelle depuis une vingtaine d'années. Le mot n'est pas trop bien fait, — il n'est pas de Pasteur, — mais il a passé dans toutes les langues, et il faudra l'admettre dans le Dictionnaire.

Ils étaient connus avant Pasteur ; mais on avait à peine entrevu le rôle immense qu'ils jouent dans la nature. Le monde de ces êtres microscopiques, doués d'une vie purement élémentaire, n'était guère considéré, il y a quarante ans, que comme un objet de curiosité ; il nous apparaît aujourd'hui comme le substratum et la condition du monde animé tout entier, comme l'océan sans fond d'où sort et où rentre toute vie. C'est aux microbes qu'on doit les fermentations

et les putréfactions qui transforment la matière organique ; ce sont eux qui fécondent la terre et permettent aux végétaux d'en recouvrir la surface ; ce sont eux qui, en pénétrant dans les tissus, produisent les maladies infectieuses ; ils peuplent l'air, ils remplissent les eaux, ils saturent le sol, ils habitent les animaux et les plantes ; ils nous enveloppent, nous servent et nous menacent de toutes parts. Que dis-je ? ils sont peut-être nous-mêmes. La vie des êtres supérieurs apparaît à la science moderne comme la résultante de myriades de ces vies élémentaires. Leurs « colonies » de plus en plus populeuses et différenciées composent, du vague phytozoaire à la rose, au cèdre, à l'aigle, à la baleine, à l'homme, l'immense et chatoyant réseau dans les mailles duquel ils circulent sans trêve, toujours détruits et toujours renouvelés, depuis que s'est produite, et sans doute par eux, sur notre globe la mystérieuse éclosion de la vie. Voilà ce que la microbiologie a révélé à l'humanité stupéfaite.

Pasteur démontra d'abord que jamais ces organismes, si primitifs en apparence, ne se produisent sans germes préexistants ; il détruisit pour toujours, au moins dans les conditions où on l'avait témérairement soutenue, la croyance à la génération spontanée. Il prouva ensuite qu'ils sont les seuls agents de la décomposition de la matière organisée : il mit cette vérité capitale en lumière dans des expériences de plus en plus décisives, et finit, non sans peine, par avoir raison de toutes les résistances, parmi lesquelles, et en France et à l'étranger, il s'en rencontra de redoutables et d'acharnées. Passant aux applications pratiques de ces découvertes, il fit voir que cer-

tains microbes travaillent pour nous, en nous procurant diverses substances alimentaires, que d'autres nous nuisent en altérant ces mêmes substances, et il montra qu'on peut exciter les uns, écarter les autres, sauvant ainsi nos industries agricoles de pertes immenses et jusqu'alors inévitables. La science pénètre aujourd'hui jusqu'aux profondeurs de ce monde invisible dont il lui a ouvert les portes, et où s'élaborent en silence, dans un inimaginable grouillement de vie obscure et dévorante, les destinées du monde visible de la surface; Circé bienfaisante, elle déchaîne ou refrène à son gré ces forces infimes et toutes-puissantes, qui obéissent sans le savoir à ses impérieuses incantations. Puis il s'attaqua aux maladies, dont l'étroite parenté avec les fermentations avait été souvent pressentie, à celles des animaux d'abord. Il découvrit dans un parasite microscopique la cause de l'épidémie qui ruinait l'élevage des vers à soie, et donna le moyen de la faire cesser en ne confiant le soin de la reproduction qu'à des œufs absolument indemnes : il jeta ainsi des lumières toutes nouvelles sur cette grande question de l'hérédité qui est aujourd'hui à bon droit l'un des problèmes capitaux dont se préoccupent la philosophie, la médecine et la sociologie. Puis il prouva que plusieurs maladies contagieuses des animaux domestiques sont dues à l'invasion de ces ennemis imperceptibles dont il faut des milliers pour occuper la place d'une pointe d'aiguille et qui pullulent en quelques heures par millions et par milliards. C'est alors que, guidé par la découverte tout empirique qui a rendu immortel le nom de Jenner, il eut l'idée de combattre cette invasion en inoculant préventivement aux animaux, mais atténué, le virus même qui les tuerait

et qui les sauve : il lit, mais avec plus de succès, ce qu'avaient tenté jadis les empereurs romains, quand ils introduisaient dans l'empire, pour combattre les Barbares menaçants, des colonies de ces mêmes Barbares, devenus d'ennemis auxiliaires. Quand il eut mené à bonne fin sa fameuse expérience de Pouilly-le-Fort, l'enthousiasme qui accueillit ce triomphe fut d'autant plus grand que le doute avait été plus persistant. Partout, en France et ailleurs, on institua des « laboratoires Pasteur » pour préparer et distribuer le vaccin, et la mortalité charbonneuse des bestiaux tomba de trente ou quarante à moins d'un pour cent. En vérité, tous les pays du globe auraient pu, à aussi juste titre que la France, offrir à Pasteur une récompense nationale, et toutes ces récompenses réunies n'auraient représenté qu'une faible partie du don inépuisable qu'il leur a fait.

Déjà ses théories sur la putréfaction, appliquées aux plaies, avaient, entre les mains de Lister, transformé la chirurgie et lui avaient permis les progrès étonnants qu'elle a réalisés sous nos yeux. L'obstétrique ne lui doit pas moins. Si nos Maternités ne sont plus des foyers d'infection meurtrière, si des milliers de mères, naguère condamnées, sont chaque année conservées à leurs enfants, ce sont les découvertes de Pasteur qui ont opéré ce miracle. Que sont, à côté de ces victoires sur l'hydre infecte et sans cesse renaissante, les travaux de l'antique dompteur, la défaite du monstre aux sept têtes, le desséchement du lac Stympale et la purification des étables d'Au-gias?

Mais le vainqueur des monstres invisibles ne s'arrêta pas

là. Désireux depuis longtemps de combattre face à face les maladies humaines, il s'en prit à l'une des plus terribles, à la rage, contre laquelle on ne connaît aucun remède, et dont le nom seul remplit les hommes d'épouvante. Après cinq ans de recherches obstinées, d'autant plus longues et incertaines que le microbe de la rage, s'il existe, ne s'est pas laissé découvrir, il réussit à obtenir un virus atténué qui immunisait les animaux contre le virus le plus violent. Mais pour les hommes la vaccination préventive ne convenait pas : le mal est trop rare et le traitement trop pénible. Alors naquit dans l'esprit de Pasteur une idée qu'il était seul assez hardi pour concevoir, assez obstiné pour réaliser. Même inoculé après la morsure, le virus atténué ne pourrait-il aller plus vite que le virus funeste et le devancer dans les centres nerveux où il exerce ses ravages ? Des expériences faites sur les chiens confirmèrent pleinement cette vue audacieuse. Mais quelles émotions secouèrent le cœur si impressionnable du grand initiateur quand il se résolut à appliquer à des êtres humains le traitement qui lui avait réussi pour les bêtes ! Avec quel tremblement il osa inoculer à de pauvres enfants le mal effroyable dont on pouvait douter, malgré leurs horribles morsures, qu'ils fussent atteints déjà ! Il a dit lui-même, avec sa réserve accoutumée, on nous a raconté avec une émotion communicative, ses hésitations, ses doutes, ses alternatives de crainte affreuse et de joie infinie, ses nuits d'insomnie, ses jours d'observation anxieuse, sa confiance enfin assurée, partagée, et chaque jour affermie par de nouveaux succès...

Tant de fatigues et d'angoisses achevèrent de briser ses

forces. Après cette lutte acharnée et contre l'insaisissable ennemi, et contre des adversaires passionnés, et contre son propre cœur, il se sentit incapable de poursuivre sa glorieuse suite de conquêtes. Quand il entra dans cet Institut Pasteur que la reconnaissance et l'admiration publique ont élevé pour être le foyer constant des études qu'il a créées, il était, comme il le dit lui-même, « vaincu du temps ». Du moins il put voir encore les premiers des nouveaux progrès accomplis par cette science de la microbiologie qui marche à pas de géant dans sa route ouverte d'hier. Deux de ces progrès ont surtout frappé les esprits. A la suite des découvertes du plus grand des émules français de Pasteur, de notre illustre confrère M. Berthelot, on a songé, on a peut-être déjà réussi, — tentative vraiment extraordinaire et qui semble tenir de la magie, — à rendre le sol plus fertile en cultivant savamment les bactéries qui fixent sur la terre arable l'azote contenu dans l'atmosphère, en sorte que ces microbes, que nous avons déjà dressés à combattre pour nous contre eux-mêmes, viennent maintenant, hordes disciplinées, déposer à nos pieds les trésors accumulés par leur immense et inconscient travail. D'autre part, on a constaté que les produits toxiques des microbes, que le sang même des animaux immunisés, sont capables de produire l'effet salutaire du virus atténué. Combinée avec l'idée géniale qui avait présidé au traitement de la rage, cette constatation a fait trouver le remède presque souverain contre la diphtérie et d'autres fléaux, contre la peste elle-même, ce mal qui répand encore la terreur et qui bientôt peut-être ne sera plus qu'un souvenir. Pasteur applaudit chaleureusement à la découverte du vac-

cin de la diphtérie; elle fut la dernière joie de sa grande âme. Il pouvait quitter son œuvre : il savait qu'elle était en bonnes mains.

Cette œuvre colossale, qui a transformé sous nos yeux l'industrie de la soie, de la bière et du vin, l'élève des bestiaux, la chirurgie, l'obstétrique et plusieurs parties de la médecine, et dont les conséquences sont en train de modifier profondément l'agriculture, Pasteur l'a accomplie sans être ni vétérinaire ni médecin, sans être capable de donner un coup de bistouri, sans avoir la moindre connaissance technique, sans être en état, a-t-on dit, de distinguer un champ de colza d'un champ de navets. C'est uniquement par la fécondité de son imagination, par la puissance de son raisonnement, par son invention expérimentale, qu'il a si prodigieusement agi sur des formes de l'activité humaine auxquelles il ne prenait nulle part. Force admirable et presque divine de la pensée, qui montre combien est peu fondé le dédain que les hommes d'action affectent parfois pour les hommes de science ! Du fond de son laboratoire, Pasteur a eu sur la vie de l'humanité une action plus puissante que celle du plus heureux des conquérants, du plus habile des hommes d'État. Les problèmes purement théoriques, futiles aux yeux des gens soi-disant pratiques, qui s'agitaient dans son cerveau pendant qu'il surveillait ses tubes ou appliquait l'œil à son microscope, portaient en eux la solution de questions d'un intérêt autrement grand et autrement durable que tous ces problèmes éphémères où s'absorbe l'attention de ceux qui croient mener le monde. C'est l'idée qui mène le monde, c'est l'esprit qui meut la masse inerte, et le roseau pen-

sant, pour peu que la force brute le laisse vivre, saura tôt ou tard la vaincre, la dominer et la conduire

On comprend, Messieurs, que la science, qui, chaque jour, élève, agrandit et précise notre conception du monde, et qui transforme en même temps de plus en plus puissamment les conditions de notre existence en soumettant à nos lois la matière qui nous écrasait, inspire un enthousiasme presque religieux à ceux qui, frappés pour elle de cet immense amour chanté déjà par Virgile, se sont faits les ouvriers dociles de son œuvre toujours nouvelle.

Personne n'eut ce culte plus enraciné dans l'âme que M. Pasteur. Personne ne revendiqua plus hautement pour la science l'honneur et la place auxquels elle a droit, et ne s'indigna plus vivement contre la méconnaissance stupide qui lui refuse les moyens d'action dont elle a besoin. Dans un petit écrit intitulé *le Budget de la science*, publié en 1868, il adjurait ses concitoyens de prendre plus d'intérêt à « ces demeures sacrées que l'on désigne sous le nom expressif de *laboratoires*. Demandez, disait-il, qu'on les multiplie et qu'on les orne : ce sont les temples de l'avenir : c'est là que l'humanité grandit, se fortifie et devient meilleure. » Il a eu la joie et le suprême honneur de voir s'élever sous son invocation, grâce à la munificence de la nation tout entière, le plus magnifique de ces « temples de l'avenir ». Il y repose aujourd'hui dans sa gloire, et autour de son tombeau s'est constitué, comme un Ordre des temps nouveaux, une milice vraiment spirituelle, qui combat sous sa bannière pour étendre ses conquêtes, et qui restera fidèle à la devise qu'il lui a donnée en travail-

lant sans relâche « pour la science, la patrie et l'humanité ».

La science, Messieurs, a plus d'un objet et plus d'une méthode, et ce n'est pas seulement dans les laboratoires qu'elle poursuit sa tâche infinie. Vous vous rappelez les discours que prononcèrent, il y a vingt ans, dans l'une des plus mémorables séances qu'ait vues cette glorieuse coupole, Louis Pasteur, de cette place même, et Ernest Renan, qui le recevait. Ces deux grands hommes, que rien ne rapprochait si ce n'est leur ardent amour de la vérité, y échangèrent des paroles inoubliables. Ce fut comme un dialogue, d'un sommet à l'autre, entre deux voyageurs qui, parvenus à la même hauteur par des chemins différents, se décriraient avec un ravissement égal les horizons que chacun d'eux contemple de son point de vue. Pasteur proclama la grandeur de la méthode expérimentale, seul instrument infailible de la découverte ; Renan revendiqua pour la critique historique et philosophique la part qui lui revient dans la conquête et la défense du vrai : à l'esprit de géométrie, qui venait de s'affirmer avec éclat, il opposa l'esprit de finesse, qui s'insinue où l'autre n'a pu jusqu'ici pénétrer. Tous deux, en somme, sous des formes diverses, portèrent le même témoignage, que leur vie entière, consacrée à la science et illustrée par elle, proclamait plus haut encore que leurs paroles.

Cette science, pourtant, dont Pasteur fut le prêtre et le prophète, cette science à qui l'on doit tant de merveilles, on l'accuse de n'avoir pas tenu des promesses

dont les unes ont été faites par des représentants qu'elle désavoue, dont les autres ne pourront se réaliser qu'avec le temps. On lui reproche surtout de ne pas être en état de fournir à l'humanité la direction morale dont elle a besoin. La science pourrait répondre qu'elle n'étend pas si loin son empire, et que d'autres forces, qu'elle ne nie pas, sont appelées à faire dans l'ordre du sentiment et de l'action ce qu'elle fait dans l'ordre de la connaissance. Mais elle peut, et à bon droit, comme l'affirmait Pasteur, prétendre à sa large part dans cette direction morale elle-même. S'il n'est malheureusement pas certain qu'en montrant dans l'instinct social la vraie base de la morale elle assure à cet instinct la prédominance sur les instincts égoïstes, il est certain qu'en rapprochant les hommes, en sapant les barrières qui les séparent encore, elle rend plus facile et montre plus prochaine la civilisation du monde entier; en augmentant le bien-être et la sécurité, en atténuant l'âpreté de la lutte pour l'existence, elle ne contribue pas seulement au bonheur des hommes : par cela même qu'elle tend à rendre plus légère la servitude des besoins matériels, elle tend à donner plus de douceur aux cœurs, plus d'essor aux âmes, plus de dignité aux consciences. En déracinant, partout où elle s'implante, les préjugés, causes de tant de haines, et les superstitions, sources de tant de crimes, elle défriche le champ où pourra germer et fleurir la semence que trop d'épines étouffent, que trop de rocailles stérilisent... Toutefois, disons-le bien haut, ce n'est pas là qu'est son grand bienfait moral : il est dans la disposition d'esprit qu'elle prescrit à ses adeptes ; il est dans son objet même, la recherche de la vérité. Tout ce qui se dit et se fait contre elle se dit et

se fait, qu'on le sache ou non, contre la recherche de la vérité.

La vérité? disent les adversaires de la science; mais la science ne la donne pas; elle déclare elle-même qu'elle exclut de ses conceptions « la considération de l'essence des choses, de l'origine du monde et de ses destinées », c'est-à-dire les seuls objets qui importent réellement à la pensée et à la conscience : la formidable question : *Quid est veritas?* est toujours sans réponse. Si par « vérité » on entend la vérité absolue, la réponse ne viendra jamais. Nous savons bien que la vérité absolue n'est pas faite pour l'homme, puisqu'elle embrasse l'infini et que l'homme est fini; mais nous savons aussi que ce qu'il y a de plus noble en lui, c'est d'aspirer sans cesse à cette vérité relative dont le domaine peut s'agrandir indéfiniment, et débordera peut-être un jour la zone où nos espérances les plus hardies en marquent aujourd'hui les limites. L'esprit qui s'est assigné pour tâche de collaborer à cette grande œuvre, qui, sur un point quelconque, travaille à diminuer l'immense inconnu qui nous entoure pour accroître le cercle restreint du connu, qui s'est soumis à la règle sévère et chaste qu'impose cet auguste labeur, cet esprit est devenu par là même plus haut, plus pur, plus désintéressé; il a rompu, souvent au prix de lutttes cruelles, avec l'erreur capitale qui est la racine de tant d'autres erreurs et que Pasteur aimait à signaler en empruntant les termes de Bossuet : « Le plus grand dérèglement de l'esprit est de croire les choses parce qu'on veut qu'elles soient. » Ce dérèglement, commun presque à tous les hommes, et si naturel en eux qu'il faut une peine infinie et des efforts longuement poursuivis pour y échapper, ce dérèglement dont

les conséquences, faites-y bien attention, sont aussi périlleuses à la moralité qu'au jugement, la critique scientifique seule est en état de le corriger. Cette même critique, en nous apprenant combien il nous est difficile d'atteindre la moindre parcelle de vérité, nous enseigne une salutaire méfiance de nous-mêmes, nous fait sentir le besoin de la collaboration des autres, et nous inspire pour ceux qui, dans les lieux les plus divers, travaillent à l'œuvre commune, de l'estime et de la sympathie; car si rien ne divise les hommes comme la croyance où ils sont respectivement de posséder la vérité, rien ne les rapproche comme de la chercher en commun.

Mais la science, dans les milieux où elle est honorée et comprise, ne restreint pas aux savants eux-mêmes le bienfait moral qu'elle confère : elle répand dans des cercles de plus en plus étendus l'amour de la vérité et l'habitude de la chercher sans parti pris, de ne la reconnaître qu'à des preuves de bon aloi, et de se soumettre docilement à elle. Or, je ne crois pas qu'il y ait de vertu plus haute et plus féconde à inculquer à un peuple. Et, permettez-moi de le dire avec la franchise que me commandent les principes mêmes que je viens d'exposer, je ne crois pas qu'il y ait de peuple auquel il soit plus utile de l'inculquer que le nôtre. Est-ce tout à fait à tort qu'on nous accuse de laisser trop facilement prendre une injuste prédominance à la forme sur le fond, au sentiment sur la raison ; d'avoir des partis pris auxquels nous nous attachons en nous refusant à en examiner les bases ; de dédaigner l'exactitude, que nous traitons volontiers de pédantisme ; d'être complaisants aux illusions qui flattent

nos désirs, indulgents aux exagérations ou même aux mensonges qui amusent notre malignité ou caressent nos passions; d'être, enfin, toujours portés à « croire les choses parce que nous voulons qu'ellessoient » ? Je ne le pense pas, et je crois que ces tendances, qui sont dangereuses et pourraient devenir funestes, tiennent en partie à ce que l'esprit scientifique n'est pas assez répandu parmi nous. Là est à mon avis la source de quelques-uns de nos plus grands maux. Tout le monde les voit, ces maux qui nous divisent et nous diminuent, et les plus généreux esprits de notre temps s'efforcent à l'envi d'y porter remède. On dit à la jeunesse : « Il faut aimer, il faut vouloir, il faut croire, il faut agir », sans lui dire et sans pouvoir lui dire quel doit être l'objet de son amour, le mobile de sa volonté, le symbole de sa croyance, le but de son action. « Il faut avant tout, lui dirais-je si j'avais l'espoir d'être entendu, aimer la vérité, vouloir la connaître, croire en elle, travailler, si on le peut, à la découvrir. Il faut savoir la regarder en face, et se jurer de ne jamais la fausser, l'atténuer ou l'exagérer, même en vue d'un intérêt qui semblerait plus haut qu'elle, car il ne saurait y en avoir de plus haut, et du moment où on la trahit, fût-ce dans le secret de son cœur, on subit une diminution intime qui, si légère qu'elle soit, se fait bientôt sentir dans toute l'activité morale. Il n'est donné qu'à un petit nombre d'hommes d'étendre son empire; il est donné à tous de se soumettre à ses lois. Soyez sûrs que la discipline qu'elle imposera à vos esprits se fera sentir à vos consciences et à vos cœurs. L'homme qui a, jusque dans les plus petites choses, l'horreur de la tromperie et même de la dissimulation est par là même éloigné de la

plupart des vices et préparé à toutes les vertus. »

Tel est, Messieurs, l'enseignement que donne la science à ceux qui la servent d'un cœur pur et à ceux qui la comprennent comme elle doit être comprise. Il se dégage avec une incomparable puissance de la vie et de l'œuvre de votre glorieux confrère, et si son grand exemple contribue, comme on ne peut en douter, à propager parmi nous le culte de la science et de la vérité, il aura servi par là, autant que par ses immortelles découvertes, cette patrie qu'il a tant aimée.

RÉPONSE
DE
M. J. BERTRAND
DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE
AU DISCOURS
DE
M. GASTON PARIS

Prononcé dans la séance du 28 janvier 1897.

Si j'osais, Monsieur, usant du droit que me confère la place où je suis assis, lever immédiatement la séance, l'auditoire qui vient de vous applaudir emporterait un souvenir sans mélange du brillant hommage rendu à Pasteur. On me blâmerait cependant, l'Académie française tient à ses traditions; elles lui ont valu les généreuses paroles que nous venons d'entendre, elles imposent à son directeur le devoir d'y répondre. C'est un discours que je vous dois, un de ceux qu'Alexandre Dumas, ce satirique piquant et doux, plaignant ceux auxquels ils incombent, appelait,

dans le langage du théâtre : une première qui n'aura pas de seconde.

Chaque genre d'écrire a ses règles et ses lois, presque toujours dictées par la raison. Celles du discours académique sont larges et flexibles, on y prend et on y donne volontiers congé, par des transitions habiles, si l'on peut, sans transition quelquefois, c'est plus clair et plus franc, d'effleurer tous les sujets, comme à l'aventure, et d'imposer à tous les styles le caractère d'irréprochable pureté qu'un peu de soin rend accessible à tous et qui, comme l'a dit Guizot, imite le talent sans y prétendre.

Un auditoire débonnaire, c'est aussi la tradition, prend en bonne part toutes les hardiesses, ne se scandalise jamais, en ayant rarement l'occasion, se plaît aux paradoxes, sourit aux épigrammes, quand elles piquent sans blesser; applaudit aux admirations, quand elles sont sincères; leur pardonne de ne pas l'être, quand les circonstances les imposent; ne vient pas pour s'instruire et ne craint que l'ennui. C'est en abrégeant qu'on l'évite; plus l'indulgence est assurée, plus grand est le devoir de ne pas la mettre à l'épreuve.

Le temps verse chaque jour sur notre ignorance les rayons d'une lumière nouvelle; la discipline qu'il impose en éclairant les esprits, vous l'avez dit excellemment, élève les consciences et les cœurs. Je n'attends rien de lui pour la perfection du langage.

Pourquoi voit-on des vocables sans reproche, bannis par le temps des discours sérieux, ne plus servir que par plaisanterie et joyeuseté? des façons de parler énergiques et simples devenir rudes et obscures? d'où viennent ces mots

aventureux que Rabelais nomme épaves, et ceux dont parle La Bruyère, qui paraissent subitement, durent un temps, et qu'on ne revoit plus? Pour quelles raisons? Par quelles causes? Suivant quelles lois? Sous quelles influences? Qui nous dira pourquoi, on voit les générations changer sans cesse la livrée du langage et s'agiter vers le nouveau, sans rencontrer le meilleur!

Les curieux de ces hauts et difficiles problèmes vous acceptent pour maître; vos livres les instruisent, vos leçons les attirent, vos décisions font pencher la balance. Il ne serait pas hors de propos au représentant de l'Académie française chargé de vous faire accueil, de dogmatiser sur l'origine du langage, d'opiner sur la corruption des syllabes, de chercher les conditions requises pour la permanence des accents, d'affirmer la précellence des idiomes respectés d'un autre âge, d'expliquer l'influence d'une langue vive et naïve sur les joyeux devis de nos pères, de définir le nombre, la cadence et le rythme des phrases, en quoi consiste, disait Vaugelas, toute la perfection du style. Pardonnez-moi, Monsieur, je suis fort ignorant, j'ai la confusion de l'avouer. Sur ces hautes questions, petites ou grandes suivant la portée des esprits, je ne pense rien. Ce n'est pas une raison pour s'en taire, mais c'est une excuse.

Vos débuts ont été brillants et devaient l'être. Un père éminent dont vous suivez les traces, a guidé vos premiers pas. Né dans une bibliothèque, regardant tout, sachant tout questionner, comme font les enfants à qui tout sait répondre; des textes authentiques et corrects ont inspiré vos rêves enfantins. Vous saviez les noms des douze Pairs

de Charlemagne. On vous racontait les belles histoires et les stratagèmes ingénieux de l'enchanteur Merlin, ce grand clerc en magie, philosophe de haut savoir, jovial et malin, dont les subtiles inventions, dures à croire pour qui ne les a vues, égayaient les festins du bon roy Artus, autour de cette table qu'on avait voulue ronde pour que chaque place y fût place d'honneur, où des héros surhumains racontaient leurs périls, leurs dangers, leurs gentilleses de courage, et les hasards charmants de leurs merveilleuses aventures. Vous avez partagé les angoisses de la reine Pédauque et chevauché dans vos rêves Alfane et Bayard, ces admirables coursiers, supérieurs à Bucéphale, comme les fictions des poètes aux mensonges de l'histoire.

A ces brillants préludes d'un esprit rêveur et curieux succéda pour vous la discipline de nos lycées. Votre nom a retenti sous les voûtes de la Sorbonne. Les vaincus de ces luttes enfantines ont le droit d'en appeler à l'avenir, les vainqueurs, celui d'y travailler avec confiance.

Vous avez traversé les universités de Bonn et de Göttingue, ces oasis de l'esprit où l'on ignore les programmes. De grands maîtres, devenus vos amis, ont affermi vos pas vers notre École des chartes, où votre thèse, premier essai d'un grand savoir, a été justement remarquée. Vous y distinguez ingénieusement, dans l'histoire du langage, l'usage commune du menu peuple, de la langue écrite par les clercs. Les bonnes lettres fournissent des raisons pour échapper aux lois incertaines de la Science, l'ignorance, *forissue* de sens logique, comme dit Rabelais, les respecte instinctivement sans les connaître.

Le vieux Poème de Saint-Alexis est aujourd'hui, grâce

à vous, le fragment le plus considérable et le plus judicieusement restauré des trouvères du XI^e siècle. La grammaire vous possédait alors. Les vocales et les consonnantes gutturales, labiales ou dentales, les conjugaisons, les assonances et les rimes, étaient votre butin préféré et l'objet de vos doctes critiques. Nos aïeux, laissant aux clercs cette savante besogne, se plaisaient aux détails du récit.

Alexis, jeune homme romain de riche et haute famille, est ardemment chrétien, il aspire au martyr, et pendant son pèlerinage vers le ciel

Plus aime Dieu que nule rien vivant.

Soumis à son père, et cédant à l'iniquité du siècle, il épouse, contre toute raison, une jeune patricienne qu'il trouve trop aimante et trop belle. Après les solennités d'une noce dont les magnificences l'ont attristé, Alexis est plein de repentance, crucifié au monde, il arrête ses pensées, fort à contretemps, sur le précepte célèbre : « Soyez mariés comme ne l'étant pas. » On l'introduit dans la chambre nuptiale, où la jeune épouse, préparée à le recevoir, sourit à de douces pensées. Dieu incline son cœur à lui faire un sermon :

La mortel vie li prist molt à blamer
De la celest li monstrar vérité.

La belle n'est nullement en humeur d'ascétisme ; folâtre et gracieuse, elle ouvre les bras à son époux, et

tendrement émue, demande sans rougir à se laisser aimer. Alexis rougit pour elle.

Bèle, dit-il, vous n'êtes mis sénéé.

Elle renvoie le reproche.

Pourquoi m'as-tu épousée ? lui demande-t-elle avec un frais sourire et un limpide regard. Alexis effrayé s'enfuit héroïquement, la laissant digne d'épouser Dieu.

Humainement parlant, l'appréciation serait difficile, l'Église a prononcé. Car l'histoire est véritable, on célèbre chaque année la fête de saint Alexis.

Votre histoire poétique de Charlemagne avait déjà charmé les lettrés et ému les savants. Dans les feuillets retrouvés de la colossale épopée du moyen âge, l'histoire, a dit un grand poète, est écoutée aux portes de la légende. Le cycle n'est pas fermé. Comme un alchimiste transmue les métaux, Victor Hugo savait, comme élixir et quinte essence des légendes qu'il aimait, distiller d'inoubliables visions. Ses plus beaux poèmes de la *Légende des Siècles* ont été la résurrection et le réveil de ces vieux récits dont votre conscience d'érudit respectait la précision naïve.

S'il arrivait qu'au quarantième siècle, dans deux mille ans, pour nombrer à l'aventure, un curieux patient et sagace, se plaisant comme vous à la poussière des bibliothèques, eût la fortune d'y découvrir un poème en très vieux langage, commençant par ce vers :

Charlemagne, empereur à la barbe fleurie,

et qu'encouragé par ce succès, il cherche et trouve, autre débris des temps oubliés, une seconde version :

Karles li Roy à la barbe griphaigne.

Les textes s'accordent. Le glorieux empereur, dans l'un comme dans l'autre, voit ses féaux chevaliers, les meilleurs de la terre, colonnes de son empire, vainqueurs invincibles de l'Espagne, champions héroïques de la foi, terreur des Sarrasins, s'éloigner des remparts de Narbonne aux bastions imprenables, sans daigner vaincre et sans tirer l'épée. Aucune promesse ne les tente, aucune prière ne les touche, aucune menace ne les émeut, ils ignorent la peur, mais rassasiés de périls, de pilleries et de gloire, ils ont soif de repos.

Avec plus de superbe que de mépris et plus de majesté que de colère, la voix éclatante de Charlemagne fait trembler ces félons oublieux du devoir et de l'honneur.

Rentrez dans vos logis, allez-vous-en chez vous,
Allez-vous-en d'ici, car je vous chasse tous,

et le reste que nous savons, à leur honte éternelle.

L'autre rédaction dit en sa manière :

Rallez-vous-en Bourguignons et François
Et Angevins, Flamands et Avallois

Si on demande quel est l'imitateur, le problème est aujourd'hui facile ; si le temps le rend insoluble, il pourra faire la gloire de celui qui, sans le résoudre, saura en proposer les perplexités et les doutes.

Il n'est pas nécessaire, pour saluer en vous le professeur

aimable et savant, de s'être mêlé à l'auditoire élégant et studieux qui se presse pour vous applaudir dans la grande salle du Collège de France. A Rome comme à Vienne, à Saint-Pétersbourg comme à Stockholm, à Oxford comme à Berlin, vos élèves devenus des maîtres conservent souvenir de vos belles leçons et haute idée de votre savoir. On a invoqué leur témoignage pour réclamer de notre justice le vote unanime qui vous a élu.

Ernest Renan vous aimait beaucoup. Votre méthode était la sienne; il se plaisait à la dire scientifique; elle est savante, un ignorant n'a pas le droit de la juger; cela suffit-il? La langue française est assez riche pour ne pas imposer le même nom à des génies opposés ou, tout au moins, à des aspirations dissemblables. L'homme de science énonce une vérité, propose un enchaînement de déductions rigoureuses, déclare tout d'abord la certitude absolue, et défie toute contradiction. L'érudit et le philologue estiment, non sans raison, que la concordance de plusieurs arguments, dont aucun n'est décisif, peut invinciblement parfaire la certitude accrue par leur nombre.

Une classification sévère, c'est mon opinion, doit séparer vos déductions subtiles, vos savantes conjectures, et vos divinations ingénieuses, de la simplicité sévère des sciences d'Archimède et d'Euclide, où l'évidence même est suspecte; des théories immortelles de Galilée et d'Huygens, où toute règle est sans exception; des études définitives de Lavoisier et de Pasteur, où toute expérience, pour être décisive, doit réussir mille fois sur mille, et plus encore, si on prolonge l'épreuve. Je veux préciser.

Vous avez raconté les amours de Tristan et d'Yseult;

légende de grand renom et d'éternelle fraîcheur. La belle Yseult, de race royale et de gentil esprit, disciplinée dès son jeune âge à toute élégance et honnêteté, est accordée, puis mariée à un roi que son cœur n'a pas choisi. Un doux philtre l'égare et l'enivre. Yseult aime son mal et n'en veut pas guérir. Sans lutte ni remords, presque sans mystère, sans s'attrister du blâme des gens de bien et comprendre les sourires moqueurs, elle rejette le joug importun du devoir, voulant vivre et mourir en douce émulation d'amoureuse ivresse, avec son ami tant aimé. L'honneur, si c'en est un, d'avoir forgé ce conte et inventé les lieux communs de morale indifférente

Que Wagner réchauffa des feux de sa musique,

appartient à la race celtique ; vous l'affirmez. Je ne fais à vos preuves aucune difficulté. Je n'y vois rien cependant de commun avec ce que, dans une autre académie, on exige d'une démonstration.

Cette épopée celtique, dites-vous, morte elle-même en créant sa postérité, a charmé tout le moyen âge ; la poésie moderne est imprégnée de son esprit, elle lui doit deux de ses éléments essentiels, l'aventure et l'amour, c'est-à-dire la recherche du bonheur.

En tout temps, Monsieur, en tout pays, les hommes de toutes les races ont recherché le bonheur. Saint Alexis est une exception. L'amour a embelli l'âge d'or, consolé l'âge de fer, et enchanté l'âme de tous les poètes. Vingt siècles avant Yseult aux blonds cheveux, l'admiration des Grecs pardonnait à la belle Hélène, sa sœur aînée et son charmant modèle.

Votre aimable livre : *Penseurs et Poètes*, est digne des nobles esprits que vous savez louer en les faisant connaître. Le portrait de James Darmesteter est tracé avec émotion, j'hésite à dire avec habileté, il n'en faut pas dans ces hautes régions. Tout vous a captivé, et ce n'est pas merveille, dans ce penseur éminent de récente mémoire, dédaigneux de ce que le temps peut mesurer, confident du secret des prophètes et qui, sans relever leur temple, semble écouter leurs oracles et frissonner comme un contemporain de David, aux religieux accords des harpes de Solyme. Darmesteter a gagné la bataille, il y a reçu de cruelles blessures, grandes ont été ses tristesses, plus grands encore son courage, ses consolations et ses joies.

Dès longtemps, lorsque vous avez rencontré Mistral, vous aimiez, pour la bien connaître :

Cette langue sonore aux douceurs souveraines

que rajeunissent ses récits et ses chants. Du nord au midi déjà, les esprits délicats avaient admiré ses doux livres. Nul plus que vous n'avait le droit, au nom de la patrie commune, de le saluer docteur et maître, en gai savoir. La France s'en honore, et la Provence, fille de la Grèce antique, le chante avec ivresse et l'applaudit avec orgueil.

Vous avez loué comme il devait l'être, et expliqué comme on explique les esprits, un autre poète cher à tous par ses chants, plus cher encore à ceux qu'il veut bien dire ses amis. L'occasion serait belle, rien qu'en vous citant, de réciter, pour attendrir les cœurs, quelques beaux vers de Sully Prudhomme. Je résisterai à la tentation pour céder à une plus forte encore.

Parlons de Pasteur.

Je ne veux ni juger son œuvre, ni raconter sa vie, ni prononcer son éloge, mais dire son nom seulement, puis parler au hasard, sans aucun ordre, et sans effort de style. Tout souvenir pour lui est une louange, comme toute rencontre accroissait la sympathie pour son caractère et l'admiration pour son esprit.

Visitant un jour le Mont-Saint-Michel, je vins en aide à une famille de touristes embarrassée par l'énigme d'un bas-relief, où l'on voit saint Aubert endormi, recevant de saint Michel le plan de l'abbaye et l'ordre de la construire. Que le dormeur s'appelât saint Aubert, ils n'en avaient souci, — mais sur l'autre personnage étais-je bien informé? où se cachait le démon, attribut obligé, que saint Michel a coutume de fouler aux pieds?

Pasteur aussi a vaincu de terribles monstres; il n'en est pas inséparable, plus que saint Michel de son démon.

Je ne parlerai donc ni de la rage, ni de l'antisepsie, ni de tant de maux combattus et de misères vaincues par ses savants conseils, ni des élèves dignes de lui qui, chaque jour, triomphent de monstres nouveaux.

En parcourant d'un coup d'œil exact et rapide l'œuvre déjà populaire de Pasteur, vous avez su rester aussi clair que le comportent ces profondes questions et ce vocabulaire mal connu. Pasteur, avez-vous dit, a découvert la dissymétrie moléculaire. J'ai souvenir d'un Mémoire où Biot, avant de la définir, prépare le lecteur par une introduction de cent pages. Que de questions, que de doutes, que d'obscurités, il croyait dissiper et résoudre rien qu'en accentuant le mot MOLÉCULAIRE. Combien d'autres les remplacent aujourd'hui!

Que sont les molécules d'un cristal? Celles d'une dissolution? Que montrerait un microscope de puissance suffisante, s'il mettait sous nos yeux cet embrouillement d'atomes que notre imagination simplifie? c'est, aujourd'hui encore, une difficile question. Quel rôle joue, pour déceler la dissymétrie, la polarisation de la lumière? Qu'est-ce que la polarisation? Si j'abordais de telles questions, sans les résoudre bien entendu, la séance ne finirait pas. La stéréochimie m'embarrasse plus encore. J'aurais scrupule d'introduire dans notre dictionnaire ce mot jusqu'ici délaissé par les lexicographes. Dans une trentaine d'années, voulez-vous, en discutant les mots commençant par la lettre S, nous appellerons sur celui-là l'attention de l'Académie. Nous serons vieux alors, et le néologisme d'aujourd'hui sera peut-être tombé dans l'oubli. J'aimerais à lui survivre! Dans ces mystères cristallographiques, les premiers qui aient passionné son jeune esprit, le génie de Pasteur avait conçu l'inépuisable sujet des méditations et des études de toute une vie. Son imagination, par d'ingénieux problèmes, savait animer la nature. Chaque chose, me disait-il un jour, peut, comme l'acide tartrique, être droite ou gauche. Certains arbres sont droits, d'autres gauches, j'en suis convaincu, mais je n'ai que des vues confuses sur les indices qui les distinguent. Tels étaient les problèmes sur lesquels on l'accusait d'épuiser ses forces.

Illustre déjà, mais pas encore célèbre, Pasteur fut chargé de porter à Sens, devant la statue de Thénard, les hommages de l'École normale. On l'inscrivit au dernier rang des orateurs. Lorsqu'il prit la parole, la foule fatiguée d'éloquence applaudissait encore mais n'écoutait plus.

Sans prendre occasion de raconter pour la quinzième fois d'insignifiantes anecdotes et de douteuses légendes, sans mentionner même l'eau oxygénée, Pasteur voulut, quelle admirable louange ! ne remercier Thénard que de sa bonté, ne faire souvenir que de sa justice. Dès les premiers mots, sa parole vive et efficace pénétra jusque dans les cœurs, et quand les derniers les suivirent de près, de douces larmes mouillaient tous les yeux. De telles occasions étaient rares. Pasteur, pour montrer l'éclat de son esprit, attendait qu'on l'y forçât. Un jour, à l'Académie des Sciences, deux contradicteurs opposaient à des découvertes certaines des objections indignes d'attention. Après une réponse foudroyante, Pasteur, les apostrophant tous deux ensemble, dit à l'un : Savez-vous ce qui vous manque ? Vous ignorez l'art d'observer ! et à l'autre : et vous, celui de raisonner ! Un murmure s'éleva. L'Académie protestait contre la dureté de la forme. Pasteur s'arrêta tout à coup. « L'ardeur de la discussion m'a emporté, dit-il, je regrette ma vivacité. Je prie mes confrères de recevoir toutes mes excuses. » On admirait tant de simplicité et de franchise, lorsqu'il ajouta : « J'ai reconnu mes torts, je me suis exécuté de bonne grâce ; ne m'est-il pas permis d'invoquer une circonstance atténuante ? Tout ce que j'ai dit était vrai ! » et, après réflexion, il ajouta : « absolument vrai ! » Un rire universel et bienveillant égaya l'Académie, et, en gens d'esprit, ses deux adversaires y prirent part.

La franchise de Pasteur ne connaissait ni déguisement ni limites. Un jour nous assistions à la première leçon d'un jeune professeur auquel on avait droit d'appliquer la maxime : Supériorité oblige. L'émotion le rendit inférieur

à nos espérances. J'allai néanmoins le féliciter, c'est l'usage. Pasteur m'accompagna de mauvaise grâce. Son blâme ne m'épargna pas. « Vous avez tort, me dit-il, il ne faut pas ménager la vérité aux jeunes gens. » Puis, se tournant vers celui qui devait, nous n'en doutions ni l'un ni l'autre, devenir un de nos plus éminents confrères : « Votre leçon était détestable, lui dit-il, si les suivantes ne sont pas meilleures, vous nous ferez regretter de vous avoir mis en évidence ». Nous n'avons rien eu à regretter.

Il est aisé d'imiter cette rudesse, mais qui enseignera le secret de la réserver pour ceux dont l'esprit est assez fort pour en profiter, le cœur assez droit pour en garder un reconnaissant souvenir ?

La réception de Pasteur à l'Académie française fut un brillant tournoi ; vous l'avez rappelé. L'illustre récipiendaire ne cachait pas son drapeau, pieusement spiritualiste. Le Directeur de l'Académie, c'était Renan, les saluait tous avec un dédaigneux respect. Le nom du savant prédécesseur de Pasteur, c'était Littré, évoquait celui de son maître Auguste Comte. Dans une occasion où la bienveillance embellit tout, ni Pasteur qui n'était pas habile, ni Renan qui l'était beaucoup, ne trouvèrent une parole indulgente pour cette philosophie si mal nommée positive, qui juge de toute chose dans un si pauvre style. Pasteur en a expliqué le succès :

Auguste Comte, dit-il, a fait croire aux esprits superficiels que son système repose sur les mêmes principes que la méthode scientifique dont Archimède, Galilée, Pascal, Newton, Lavoisier, sont les vrais fondateurs. De là est venue l'illusion des esprits.

Lorsque dans le style majestueux dont on admirait l'éclat,

Renan disait à Pasteur : Votre vie scientifique est comme une traînée dans la grande nuit de l'infiniment petit, dans les dernières limites de l'être où naît la vie, il répondait mal aux humbles aspirations de sa foi. Entre la science et la création de la vie, Pasteur apercevait l'infini.

L'infini pour les géomètres est, sans raffinement, l'absence de limites ; par lui-même il n'existe pas, et ne peut exister. Les philosophes entourent ce mot de ténèbres mystérieuses où leurs pensées s'égarent d'un vol majestueux et hardi. Il a plu à Pasteur de parler ce jour-là leur langage.

« Celui qui proclame, disait-il, l'existence de l'infini, accumule dans cette affirmation plus de surnaturel qu'il n'y en a dans les miracles de toutes les religions. La notion de l'infini dans le monde, j'en vois partout l'irréductible expression. Par elle, le surnaturel est au fond de tous les cœurs. Tant que le mystère de l'infini pèsera sur la pensée humaine, des temples seront élevés au culte de l'infini. Qu'il s'appelle Brama, Allah, Jupiter où Jésus, sur la dalle de ces temples nous verrons des hommes agenouillés, prosternés dans la pensée de l'infini. »

La foi pour Pasteur était un flambeau. La science rayonne ailleurs. Son âme, toujours sereine, contemplait l'infini sans étonnement et sans vertige. La sagesse est ignorante et fière de le savoir ; le doute est orgueilleux de son indépendance. Pasteur était humble.

La vie de Pasteur, si justement couronnée d'honneur et de gloire, a été attristée au début par des contradictions et des doutes. Ses voies étaient nouvelles ; on refusait de l'y suivre, par nonchalance, par scrupule d'un esprit

critique, par envie quelquefois, plus encore par orgueil sophistique, de bonne foi partisan du progrès, mais rebelle aux changements de route.

Je crois entendre encore un confrère, qui se croyait un sage, passait pour tel, et n'était fier que de sa modestie ; on lui demandait pourquoi tant d'indifférence, presque de mauvais vouloir, pour cette aurore visible d'une lumière nouvelle. Il répondit en haussant légèrement les épaules, avec un bienveillant sourire : « Il faudrait voir ! » On répétait : Il faudrait voir ! et on ne regardait pas. On répétait aussi, vous l'avez rappelé : Pasteur ne réussira jamais ; il aime les questions insolubles.

Ces critiques importunes, et ces prédictions qu'il n'ignorait pas, n'ont jamais ralenti sa marche, jamais diminué sa confiance, jamais provoqué des confidences prématurées.

Un grand poète, — on dit qu'ils sont prophètes, — rêvait-il cette grande vie, la plus glorieuse du siècle, lorsque parlant des inventeurs tenaces,

Dont l'âme, boussole obstinée,
Toujours cherche un pôle inconnu

il s'écriait :

Ils partent, on plaint leur folie ;
L'onde les emporte, on oublie
Le voyage et le voyageur ;
Tout à coup de la mer profonde
Ils ressortent avec un monde
Comme avec sa perle un plongeur.

